

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
 - a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
 - b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

Gaston LUCE

Aux Amis de Platon

LES
Ailes du Cygne

S

*“ Le plus grand de tous les malheurs
c'est de haïr la raison.”*

(Le Phédon, paroles de Socrate.)

“ LE COLOMBIER », TOURS
14, Rue Élise-Dreux

A mademoiselle Bureau
un fraternel hommage

SL

Centre de Doctrine et
d'Initiation Spirite Chrétienne

1, Rue du Docteur-Fournier
37000 TOURS

Gaston LUCE

Aux Amis de Platon

LES
Ailes du Cygne



“ Le plus grand de tous les malheurs
c'est de haïr la raison. ”

(*Le Phédon*, paroles de Socrate.)

“ LE COLOMBIER », TOURS
14, Rue Élise-Dreux

LES AILES DU CYGNE

PERSONNAGES

Les Ailes du Cygne

Centre de Doctrine et
d'Initiation Spirite Chrétienne

1, Rue du Docteur-Fournier
37000 TOURS

LES AILES DU CYGNE

Vers le milieu de la dernière année de la 94^e Olympiade, dans la maison de Platon à Athènes.

Le péristyle ouvre sur une terrasse d'où l'on découvre l'Acropole.

Lumière de printemps.

PERSONNAGES

ARISTOCLÈS.

SOCRATE.

CLÉON, ami d'Aristoclès.

MÉLANTHOS, servant du Temple d'Eleusis.

DAMO, gouvernante d'Agathone.

MYRRA, nourrice d'Aristoclès.

SCÈNE I

MÉLANTHOS, *seul*.

Eh quoi ! à part cette vieille qui m'a introduit en rechignant, tout le monde dort-il, en cette maison ?

Que fait le maître, à cette heure ? Qu'attend-il pour me recevoir ? Va-t-on traiter en intrus Mélanthos, servant du Temple, l'envoyé de l'Eumolpide ? On ne voulait pas me recevoir. J'ai insisté. Depuis, plus rien. Un silence de tombeau règne en ces murs. Le soleil est déjà haut, Aristoclès dort encore. Toute cette jeunesse perd son temps au lit durant le jour, la nuit dans les fêtes. C'est à croire que la folie d'Alcibiade l'a gagnée tout entière. A Eleusis on ne voit plus que de vieilles têtes, les Dieux sont au rencart. Attention ! les Dieux se vengeront.

Ils se sont déjà vengés. Tout est bien changé dans Athènes : trop de plaisirs, trop de débauches ! Comment cela finira-t-il ?

C'est tant mieux si celui-ci fait exception ; il fait honneur à son père. Soit. Mais il dort trop. Quand on est porte-torche, aux Mystères, on doit savoir qu'il faut sevrer Morphée et se refuser à ses complaisances.

(Examinant les lieux.)

Le fils d'Ariston est un heureux mortel. La maison est belle, une des plus belles d'Athènes. Des marbres, des statues, des arbres magnifiques. Et les autres enfants sont pareillement pourvus. Il est vrai qu'Ariston était un des plus riches citoyens de la cité ; avec cela, intègre, empressé aux cérémonies, généreux. Hélas ! les Ariston se font rares.

(Voyant soudain quelqu'un enjamber une murette et s'avancer sur la terrasse.)

Par Zeus ! Voici un visiteur qui en prend à son aise. On n'est pas plus désinvolte. Le maître, sans doute. Il s'est fait attendre.

SCÈNE II

MÉLANTHOS, CLÉON.

MÉLANTHOS *(faisant quelques pas et saluant le nouveau venu.)*

C'est au noble Aristoclès que j'ai l'honneur ?

CLÉON.

Vous faites erreur. Je ne suis point Aristoclès ; je me nomme Cléon, fils d'Euripe.

MÉLANTHOS, *surpris.*

En ce cas, excusez ma méprise. A voir votre façon d'entrer...

CLÉON, *riant*.

Je connais les aîtres. Aristoclès est mon ami, ce n'est pas la première fois que j'emprunte ce raccourci.

MÉLANTHOS.

Moi, je suis venu par une autre porte, et je me morfonds ici. Je vous dirai que je trouve le temps long. Une esclave m'a introduit, et je n'ai revu personne, pas âme qui vive.

CLÉON, *riant*.

C'est Myrrha. Les autres dorment.

MÉLANTHOS.

Les autres dorment? Mais Athènes déjà bourdonne comme une ruche.

CLÉON.

C'est que la nuit a été bien employée. Ignorez-vous qu'Aristoclès a donné un festin? Vous pensez que la chose ne pouvait passer inaperçue.

MÉLANTHOS.

Je confesse mon ignorance ; je viens d'Agra. Les bruits d'Athènes s'arrêtent au seuil du Temple. Pourtant l'Hiérophante, mon maître, qui porte beaucoup d'intérêt à la famille d'Ariston — veuillent les Dieux veiller sur son âme ! — désirerait voir son fils Aristoclès, avant qu'il ne disputât le prix de Tragédie au Théâtre Dionysien. Et vous savez que la date en est toute proche?

CLÉON.

En effet. Je le voyais même déjà couronné. C'était aller un peu vite. Quant au festin, je vous dirai que j'en étais. Mais je dors peu ; comme vous voyez.

MÉLANTHOS.

Je vous en fais compliment. Les pavôts du sommeil ne valent rien pour les jeunes.

CLÉON.

Entre nous, je puis vous dire qu'Aristoclès ne brigue plus l'honneur du laurier pour le prix de Tragédie.

MÉLANTHOS.

Oh ! ce détail importe peu. Les Dieux sont au-dessus de ces petites ambitions. Quant à moi, ma mission se borne à emporter une réponse... lente à venir. Mais il me semble entendre des pas.

SCÈNE III

LES MÊMES, MYRRHA.

MYRRHA (*apercevant Cléon, a un mouvement de surprise.*
Puis elle s'avance vers Mélanthos).

Mon maître s'en excuse, il ne peut vous recevoir. Mais il m'a chargé de vous remettre ce papyrus.

MÉLANTHOS.

Je vous remercie. En ce cas, tout est bien. Ma mission est remplie. Je vous salue.

(*Sort Mélanthos.*)

SCÈNE IV

CLÉON, MYRRHA.

MYRRHA.

Comment ! Cléon. Vous ici, à cette heure ? Vous devez savoir, mieux que personne, que mon maître a besoin de repos.

CLÉON.

Il a du temps pour dormir. J'insiste pour le voir. Dites-lui que j'ai à lui faire une communication pressante.

MYRRHA.

Avez-vous bien toutes vos idées, Cléon? Ne voyez-vous pas comment il a répondu au visiteur qui vient de sortir?

CLÉON.

J'ai mes raisons pour demander à voir Aristoclès. L'amitié qui nous lie...

MYRRHA.

Oh ! l'amitié ! Je trouve que vous exagérez. Ne pouvez-vous revenir plus tard?

CLÉON, *avec impatience.*

Dites à votre maître que Cléon ne partira pas avant qu'il ne l'ait vu.

MYRRHA.

Si vous le prenez sur ce ton, je finirai par croire que Bacchos vous a endormi la raison.

CLÉON, *changeant de ton.*

C'est cela. La faute en est à Bacchos.

(Déclamant à pleine voix.)

Bacchos ! ô toi qui ouvres toutes les portes, Invincible Bacchos !...

(Paraît Aristoclès.)

SCÈNE V

LES MÊMES, ARISTOCLÈS.

ARISTOCLÈS.

Quoi ! Cléon, quel démon te pousse à déclamer des vers, à cette heure ? Tu choisis mal le moment, et ton hymne n'est pas du meilleur goût.

CLÉON.

Je le concède, mais mon stratagème a réussi. Je veux te parler seul à seul.

(*Myrrha sort.*)

ARISTOCLÈS.

Que ne l'as-tu fait plus tôt ? Que signifie cette insistance ? L'amitié autorise-t-elle un tel abus ?

CLÉON.

Je ne cherche pas à m'excuser. Pense tout ce que tu voudras de l'intrus que je suis. Les choses que j'ai là, je veux te les dire sur le champ.

ARISTOCLÈS.

Oh ! Oh ! Quelles choses ?

CLÉON.

Elles ont leur importance. Sais-tu pourquoi j'ai refusé cette nuit de m'associer à ton geste malheureux, — c'est le mot — quand tu as invoqué Héphaïstos avant qu'il n'ait réduit en cendres tes poésies ?

ARISTOCLÈS.

C'est ton affaire. Tu n'as pas à te justifier.

CLÉON.

C'est fou ce que tu as fait là.

ARISTOCLÈS.

Croirais-tu par hasard que c'est ce même Bacchos, que tu viens d'invoquer il y a un instant, qui m'a inspiré?

CLÉON.

Non. Tu étais de sang-froid.

ARISTOCLÈS.

En effet. Mon acte a été mûrement réfléchi. Mais laissons cela.

CLÉON.

En brûlant tes vers, tu as insulté les Muses, tu as trahi tes amis.

ARISTOCLÈS.

Bien loin d'insulter les Muses, je leur ai rendu hommage en brûlant des vers indignes d'elles. En quoi ai-je trahi mes amis?

CLÉON.

Nous avons mis en toi notre espoir ; nous étions fiers d'Aristoclès ; nous admirions son génie, — car tu nous domines tous. Nous nous faisons une fête d'applaudir à tes lauriers ; et voilà que, pris tout à coup d'un revirement subit, tu refuses de concourir, et tu jettes au feu tes œuvres.

ARISTOCLÈS.

Laissons cela, Cléon, inutile d'y revenir.

CLÉON.

Non, pas inutile. Laisse-moi poursuivre. Il faut que je te dise ce que j'ai sur le cœur.

Je vois encore, — avec une tristesse qui n'est pas feinte, crois-le, — les flammes consumer ces feuilles qui nous étaient précieuses et chères, plus qu'à toi, sans doute. Les autres riaient, ces imbéciles ! Et ces pécotes qui trouvaient que c'était drôle ! Moi, je pleurais. Oui, j'ai pleuré de vraies larmes, et je suis encore plein d'amertume. Pourquoi as-tu fait cela, Aristoclès ?

ARISTOCLÈS.

Me prends-tu pour un enfant ? Ai-je des comptes à te rendre ? Allons ! console-toi, âme sensible.

CLÉON.

Est-ce ainsi que tu traites ton meilleur ami ? Ta mémoire est courte, Aristoclès. Pour moi, je me souviens que récemment encore Apollon t'inspirait ces vers — qui ne ressemblaient à nul autre, et que nous répétions avec une admiration qui... n'était pas feinte, et aussi, je l'avoue, avec une secrète envie, — ces vers légers comme l'abeille et lourds de sens comme est l'épi gonflé de son grain.

ARISTOCLÈS.

Ces essais ne valent pas que l'on s'échauffe ainsi.

CLÉON.

Sors de ta froideur, Aristoclès ! Je veux croire qu'elle n'est qu'apparente. N'avions-nous pas mis en commun nos plaisirs, nos joies ? Le même souffle nous portait — celui du Cytharède. Je me remémore notre dernière croisière aux Iles, quand nous rentrions au Pirée, par un soir qui sera peut-être le plus beau de ma vie. Agathone chantait des vers de Sapho ; tu tenais la lyre. La voix d'Agathone s'élevait dans l'étendue,

montait, montait comme une mouette, et tout à coup chavirait dans les flots. Ma chère Léonthie avait noué ses bras frais à mon cou. Que l'heure était légère ! Et quand Agathone déclama ton ode à la Déesse, notre cœur se mit à battre tout à coup : il nous semblait que les Dieux se penchaient pour écouter.

Jamais je n'avais ouï de tels accents. Et toi aussi, Aristoclès, tu étais profondément ému.

Et voilà ; de tes propres mains, tu viens de déchirer cette sublime page.

ARISTOCLÈS.

Je n'ai rien déchiré, Cléon. Ni moi, ni personne n'avons le pouvoir de détruire le reflet en nous-même de cette Beauté qui est divine...

CLÉON.

Comment ! ce reflet dont tu parles, c'est la Poésie, justement, qui nous offre le pouvoir de le saisir, et tu la rejettes.

ARISTOCLÈS.

Je ne rejette pas la Poésie, Cléon ; bien au contraire, je l'élève, je la situe — au-dessus de ce monde auquel il manque beaucoup de choses — dans un monde plus proche de l'harmonie dont nous rêvons.

CLÉON.

Je connais tes idées mais, vois-tu, je perds pied à essayer de te suivre. Que cherches-tu ? Pour moi, rien ne vaut le plaisir que je goûte en compagnie des Muses, rien ne passe la joie que je goûte aux lèvres de Léonthie. Que demander de plus, ô philosophe ? Pourquoi, Aristoclès, te détourner aujourd'hui de ces biens dont tu prenais ta part ? Avant d'écouter Socrate, ton cher Socrate...

ARISTOCLÈS.

Que vient faire ici Socrate ? Laisse Socrate.

CLÉON.

Avoue donc que tu n'as d'oreilles que pour lui, maintenant?

ARISTOCLÈS.

J'aime Socrate, en effet. Et je l'aime encore plus de le voir incompris et calomnié.

CLÉON.

C'est à cause de lui que tu fais bon marché de tes compagnons de jeunesse. C'est lui qui t'a inspiré ton geste de cette nuit. Au moins, avoue-le?

ARISTOCLÈS.

Sache qu'Aristoclès n'a besoin de personne pour prendre une décision, et si j'ai plaisir à écouter ce grand homme, c'est affaire à moi, et à nul autre.

CLÉON.

Eh ! bien, nous n'en avons pas fini avec les purifications, expiations, divinations et autres présages. Après tout, si tu veux nous quitter pour suivre cet original, ce remueur de songes, à ton aise ! Mais je tombe de haut, Aristoclès. Cela, je voulais te le dire.

ARISTOCLÈS.

Brisons-là, Cléon. Cela vaut mieux, crois-moi ! A chacun sa route.

CLÉON.

Adieu donc ! Je ne t'importunerai plus.

ARISTOCLÈS.

Adieu ! Cléon.

SCÈNE VI

ARISTOCLÈS, *seul.*

Qu'est-ce que l'amitié?

Je viens de perdre ce compagnon de jeunesse, fidèle et sûr. C'était mon meilleur ami ; et nous voici séparés. Est-ce de ma faute? Pouvais-je agir autrement? Non. Les Dieux en ont décidé, nos chemins s'éloignent. Lorsqu'il n'y a plus de goûts communs, l'amitié peut-elle se survivre? Non. Quant aux autres, ils se sont envolés. Aristoclès a cessé d'être intéressant puisqu'il donne congé aux plaisirs, aux folies habituels. Leur vain bruit s'éloigne. Avaient-ils pour moi de l'amitié, un soupçon d'amitié? Quand ils m'ont quitté, assez échauffés par le Samos, leurs voix me parvenaient encore ; ils parlaient sans précaution, et la nuit était calme. J'entendais leurs propos, leurs rires, et les faiseurs d'épigrammes ne chômaient pas. Que je sois devenu leur cible, c'était fatal. « Il est fou », disait l'un. Et l'autre de répondre : « J'ai trouvé son discours ridicule ; quant à son geste, c'est de la comédie pure ». A quoi Mélitta répartit de sa voix flûtée : « C'est le bonhomme Socrate qui l'a ensorcelé ; une victime de plus ». On n'est pas plus charmant.

Quant à cette bonne Léonthie : « Vous n'avez pas remarqué l'absence d'Agathone? Je crois que ça ne va plus, les amours ».

Faut-il en être choqué? Mais, sur le moment, ça vous fait une petite blessure assez cuisante.

Agathone n'était pas du festin, en effet, et pour cause. Simple bouderie? Plutôt manœuvre de sa part, et qui sait ! rupture peut-être. Cela vaudrait mieux pour l'un et pour l'autre.

Agathone ! Son port de déesse, cette moue qu'elle fait avant de sourire, le charme étrange qui émane de sa voix...

Des vers me reviennent en mémoire : « Je voudrais être le Ciel afin d'être tout yeux pour te regarder ».

C'est moi qui ai fait ces vers pour elle. Étais-je sincère? Je le crois. Dans le moment où je les écrivis, où je les lui disais, j'étais sincère. Et maintenant, je ne pourrais plus les écrire pas plus que les lui dire, parce que la beauté que je voyais dans Agathone n'est plus la même. Est-ce de ma faute? Voici

qu'à mes yeux Agathone n'est plus une déesse, non, le charme est rompu ; mais une simple mortelle, ravissante encore, certes, et comme telle, déployant ses ressources, — car elle est comédienne — avec un art consommé.

L'aimais-je ? M'aimait-elle ? M'aime-t-elle encore ? Qu'est-ce que l'amour ? Aura-t-elle même du regret ? Allons ! Point de tracas ! Agathone, au reste, n'aura pas de peine à trouver un plus gai compagnon. Rompons, en évitant les cris, s'il s'en peut. De toute façon, la dette que j'ai contractée vis-à-vis d'elle demeure, et je n'entends pas m'y dérober.

SCÈNE VII

ARISTOCLÈS, DAMO, SOCRATE.

MYRRHA, *annonçant.*

Maître, c'est Damo.

ARISTOCLÈS.

Damo ! Il ne manquait plus qu'elle. Fais entrer cette personne.

(Entre Damo, l'air contristé.)

ARISTOCLÈS.

Que désirez-vous, Damo ?

DAMO.

Maître, c'est au sujet d'Agathone. Je vous dérange ? Il faut pourtant que je vous dise qu'Agathone me donne bien du souci. Je la trouve si changée. Elle a des colères ! elle qui était si riieuse. Et voilà qu'elle maigrit ; elle n'a pas d'appétit. J'en suis bien désolée.

Je ne sais plus que faire. Alors je suis venue.

ARISTOCLÈS.

Je ne suis pas Hippocrate, Damo. Si Agathone est malade, et je pense que ce n'est pas gravement, il faut la soigner.

DAMO.

Vous savez bien que c'est à cause de vous qu'Agathone est malade.

ARISTOCLÈS.

Je ne saisis pas la relation.

DAMO, *s'emportant*.

Ah ! voilà bien les hommes. C'est toujours aux pauvres femmes d'être leurs victimes, et ils font les étonnés. C'est de règle.

ARISTOCLÈS.

Calmez-vous ! Damo. Inutile d'embrouiller les choses. Entre Agathone et moi, la situation est nette, on ne peut plus nette. Et j'espère que ses malaises ne seront que passagers.

DAMO, *larmoyant*.

Voilà donc la réponse d'Aristoclès aux inquiétudes, aux larmes d'une mère, oui, d'une mère, c'est le mot...

Ma pauvre Agathone, ma biche, mon bijou...

ARISTOCLÈS.

Ne vous affligez pas, Damo. Séchez vos larmes, allez rassurer Agathone. Dites-lui que je lui fais don de ma maison du Pirée, et de la métairie qui lui est attenante. Simmias et Lampyridon entreront à son service. Croyez, Damo, qu'il n'a jamais été dans ma pensée de laisser Agathone dans le dénuement.

Je pense que voilà de quoi vous rassurer toutes les deux.

DAMO.

Nous rassurer ! Vous appelez cela : nous rassurer ? Enfin ! je ferai votre commission, Aristoclès.

Je ne sais pas du tout comment Agathone va prendre la chose, non.

(Socrate paraît sur le seuil.)

ARISTOCLÈS, *allant vers lui.*

Ah ! Ce cher Socrate ! Comme je suis heureux de te voir.

DAMO, *éclatant, rageuse.*

Socrate ! Ah ! Socrate ? Je ne partirai pas sans lui dire son fait, à celui-là.

(S'approchant.)

Le voilà donc ce menteur, cet homme qui retire les jeunes gens de leurs mères, qui sépare les époux de leurs femmes, ce railleur prétentieux qui fait l'important dans son manteau troué, ce bavard qui se dit philosophe... Philosophe ! comme s'il en manquait, des philosophes...

(Socrate demeure imperturbable.)

ARISTOCLÈS.

En voilà assez. Retirez-vous !

(Il éconduit Damo.)

DAMO.

Oui, oui, je vous laisse tous les deux en tête-à-tête. Au moins, je lui aurai dit ses quatre vérités, à votre cher Socrate.

SCÈNE VIII

ARISTOCLÈS, SOCRATE.

SOCRATE, *prenant un siège et riant.*

Les femmes n'aiment pas les philosophes. Celle-ci ne me l'envoie pas dire.

ARISTOCLÈS.

C'est Damo. Je ne l'avais pas vue encore en cet état. Je ne sais comment, de nature plutôt calme, elle s'est courroucée à ce point. Si ce n'eût été son âge, crois que je n'aurais pas attendu la fin de son discours.

SOCRATE, *continuant à rire.*

Elles sont ainsi. Que veux-tu, Aristoclès, il faut leur passer ces moments d'humeur. Puisque leur fonction principale est de nous donner des enfants, passons-leur ces accès, sans nous en contrister, s'il se peut. Elles nous servent sans le vouloir. Personnellement, j'ai appris la patience en vivant avec Xantippe.

ARISTOCLÈS.

C'est au sujet d'une jeune personne, — qui ne m'est pas indifférente, et dont elle prend soin, — que cette Damo m'est venu voir. L'affaire entre nous est réglée, ou tout au moins, je l'espère, en bonne voie. Enfin ! je respire.

Je t'avoue que le lien commençait à me peser. A ce sujet, dis-moi, toi qui as la sagesse, s'il convient de se marier ou non ?

SOCRATE.

Lequel des deux que l'on choisisse, le repentir est certain. Il n'est pas mauvais que tu aies eu cette liaison, Aristoclès. En tout métier, il faut un apprentissage. L'expérience ne vient qu'à ce prix. Et quel merveilleux champ d'expérience que la

vie présente ! Mais je vois que tu ne perds pas de temps. Ce festin, si j'en crois mes oreilles, fut un succès, un succès sensationnel ?

ARISTOCLÈS.

J'avais jugé inutile de t'en parler, Socrate. Il n'y avait là que des compagnons de jeunesse. Une idée me hantait depuis quelque temps : devais-je disputer le prix de Tragédie ? devais-je plus longtemps m'adonner à la Poésie ? au lieu de suivre mon penchant, que tu connais. Les Dieux, apparemment, en ont décidé : cette nuit j'ai brûlé mes vers.

SOCRATE.

Oh ! Oh ! tu as pris le taureau par les cornes.

ARISTOCLÈS.

J'en suis étonné moi-même.

SOCRATE.

Pas de regrets ?

ARISTOCLÈS.

Apollon m'est témoin. Je n'ai pas de regrets. Je suis certain que je le servirai mieux en te suivant, Socrate.

SOCRATE.

Ton dessein est noble, et ta confiance m'honore. Apollon Delphien ne peut que t'être favorable puisque la Philosophie conduit à la Beauté, par un chemin austère, mais sûr. Je n'en dirai pas autant de la Poésie, telle qu'on la sert aujourd'hui. Ses chemins sont fleuris, mais ils mènent parfois à des parages qui sont passablement embroussaillés. Soit dit sans offenser les Muses.

ARISTOCLÈS.

Je partage ta façon de voir. Je suis fatigué d'entendre tous ces frelons qui bourdonnent dans les rues d'Athènes. Et quand Mélittos se déchaîne, avec sa bande, le bruit qu'ils font m'est odieux.

SOCRATE.

Laissons ces misères, mon cher Aristoclès. Voyons plus loin, et plus haut. Si je te disais que la décision que tu viens de prendre ne me surprend pas? Je l'attendais. Cela t'étonne? J'ai découvert en toi, vois-tu, — et ce n'est pas d'aujourd'hui, — des choses que je n'ai confiées à personne, en dehors de feu ton père, le noble Ariston, qui avait pour moi de l'amitié. Tu étais encore dans le giron de feu ta mère, la douce Périctionne, quand Apollon me visita comme il a coutume de le faire, à certains jours.

A cette époque donc, je fis un songe : je tenais sur mes genoux un jeune cygne. Il n'avait encore que du duvet. Tout étonné, tout ravi de voir l'oiseau de Zeus m'accorder semblable faveur, je m'aperçus que des ailes, soudain, lui avaient poussé ; son plumage était devenu éclatant, et il faisait un doux ramage.

Comme je voulais le caresser, il s'envola.

ARISTOCLÈS.

En effet, ce songe est assez curieux, mais je ne vois pas bien où tu veux en venir.

SOCRATE.

Laisse-moi continuer. A l'époque où ce songe me vint, je rencontrais assez souvent ton père, dont l'activité était grande. Un jour que je l'avais abordé dans la rue et que nous échangeions quelques propos assez banals, il me vint tout à coup à l'esprit que l'oiseau de mon songe était son fils aîné.

ARISTOCLÈS.

Moi ! Socrate, comment se peut-il ? Jamais mon père ne m'a soufflé mot de cette conversation.

SOCRATE.

Ton père était un homme prudent. Il savait qu'il faut être en garde contre l'imagination et que les songes ne livrent pas d'emblée leur signification véritable. Pour moi, le songe en question vient à peine de s'éclaircir.

(Riant.)

Ce n'est que d'aujourd'hui que le jeune cygne commence à sentir que les ailes lui poussent. N'est-ce pas magnifique ?

(Sérieux.)

Louons ensemble le Delphien, Aristoclès, de m'avoir envoyé cette vision.

ARISTOCLÈS.

Je ne sais pas si je suis le cygne dont tu parles, Socrate, mais pour le moment, je me sens assez mal préparé à prendre la voie des airs.

SOCRATE.

Patience ! bel oiseau. Cela viendra. N'as-tu pas remarqué l'aisance avec laquelle les barques voguent vers les îles quand un bon vent les pousse, et comment les mouettes s'enlèvent d'un vigoureux essor sur les vagues où elles s'étaient posées ?

ARISTOCLÈS.

Pour cela, j'avoue les avoir souvent regardées avec une secrète envie, car je sens tout pareillement l'attrance du large. Voir des rivages étrangers, Socrate ! entendre la parole des

sages qui sont dans d'autres pays ; par exemple, cet Archelaüs dont il est dit tant de bien ; et d'autres, beaucoup d'autres, en terre lointaine, car la terre est grande. N'est-ce pas la meilleure façon d'étendre son savoir ? Mais, pour l'instant, j'ai Socrate près de moi. Que demander de plus !

SOCRATE.

Attention ! Aristoclès. Socrate ne sera pas toujours là. Tu l'as compris : la sagesse n'est pas le lot de tel ou tel. Il faut voir, il faut entendre, il faut s'instruire en voyageant. D'autres que nous ont creusé les problèmes dont il nous appartient de chercher la clef à notre tour. La Grèce est vaste, mais le monde est plus grand que la Grèce. Et je te fais remarquer que le cygne prend toujours l'essor vers la lumière. Il y a un peu partout des trésors à découvrir, à retrouver ; les anciens ont travaillé pour vous.

Quant à moi, mon destin m'a retenu dans Athènes. Toi, tu t'envoleras.

ARISTOCLÈS.

Ce que Socrate n'a pu faire, comment le ferais-je ?

SOCRATE.

Tu le feras, te dis-je. Les ailes vont te pousser. Tu viens de brûler tes vers. Ce sacrifice marque un départ. Tu voleras, Aristoclès ! le vieux Socrate le pressent, mais tu n'as pas encore tout ton plumage.

Patience, mon fils.

Allons, allons ! Je suis content d'être venu.

(Se levant.)

Une idée me vient. Ton maître de lutte t'a nommé Platon. Ce nom me plaît. C'est une trouvaille. Eh ! bien, tu n'es plus Aristoclès, tu es Platon.

ARISTOCLÈS, *riant.*

Platon, soit !

SOCRATE.

Mon cher Platon, ce soir, à la nuit tombante, viens donc me rejoindre au Céphise, sous le platane. J'ai donné rendez-vous à Phédon, Euclide de Mégare viendra, je pense, peut-être Eschine, et certainement un vieux hibou qui de sa branche prend un plaisir visible à écouter nos discours.

ARISTOCLÈS, *riant.*

Je serai des vôtres.

SOCRATE (*lui montrant l'Acropole et la statue d'Athèné, toute irradiée de lumière.*)

Regarde ! Est-ce beau ?

(*Tous deux, un bon moment, ils contemplent le spectacle.*)

A ce soir ! Aristoclès.

(*Aristoclès, pensif, le reconduit à la porte.*)

SCÈNE IX

PLATON, *seul.*

(*Son regard se reporte vers le tableau habituel et toujours grandiose de l'Acropole s'enlevant sous la coupole du ciel. L'émotion le gagne, la prière monte à ses lèvres.*)

Athèné, fille de Zeus, Intelligence souveraine, Raison,
Beauté pure,
Mère de la Cité !

Daigne abaisser ton regard vers un de tes fils. Platon t'invoque, ébloui devant ta splendeur sans seconde.

Jamais je ne t'ai vue aussi belle, ô Vierge invincible, vêtue d'éther. En te contemplant, je sens en moi des mondes tressaillir.

Toi qui sais, daigne m'entendre, ô Sagesse parfaite où les Dieux étanchent leur soif !

Moi, qui ne suis qu'un homme, daigne me toucher d'un de tes rayons ! De ce que tu nous a donné, depuis l'aube des temps, rien ne doit être perdu. Permits à ton infime serviteur de retrouver ces joyaux sans prix, de leur communiquer, selon son pouvoir, un lustre digne de leur sublime origine.

Tu me vois bien faible encore, auguste Mère. Mais ardente à t'aimer, mon âme est en peine de toi, elle attend comme une réponse à sa supplication.

Fais luire l'éclair, et que je sois touché de son feu vivant !...

Dieux ! que se passe-t-il en moi ? Tout mon être se dilate, soulevé par une puissance surhumaine, vers ce monde divin auquel j'aspire et me sens comme suspendu.

Quel est ce prodige ? La déesse a quitté l'Acropole, je la vois, elle danse plus belle que toutes les Charites, dans les hauteurs du Ciel. Elle danse pour moi, Athènè !... Se peut-il ? Ah ! c'est trop de joie pour un homme, oui, trop de joie, je ne peux plus la porter.

(Il cherche un appui et s'écroule dans le fauteuil de marbre.)

SCÈNE X

PLATON, MYRRHA.

(Elle trouve Platon pâle, immobile, à demi-renversé sur son siège.)

Ah ! Dieux. Qu'avez-vous, mon maître ? d'où souffrez-vous ? Ils vous feront mourir ces gens. A-t-on idée, après une nuit blanche, de vous relancer ainsi, l'un après l'autre ?

PLATON.

Ne crains rien, ma bonne Myrrha, je ne suis pas malade.

MYRRHA.

Pas malade ! mais vous êtes tout pâle. Vos yeux sont brillants de fièvre. Je vais appeler votre sœur.

PLATON.

Non ! laisse-là, Potone ne comprendrait pas. Et toi non plus, ma bonne Myrrha, tu ne peux pas comprendre. Pose tes lèvres sur mon front, comme tu as coutume de le faire, quand il est trop brûlant.

(Myrrha le baise au front.)

Merci, ma bonne Myrrha, maintenant, laisse-moi ; ce n'est rien, te dis-je. J'ai seulement besoin de silence et de solitude.

(Myrrha se met à genou et le regarde avec inquiétude.)

PLATON, *se parlant à soi-même.*

Socrate avait raison : Aristoclès vient de mourir.

MYRRHA, *de plus en plus inquiète.*

Il délire. Mon pauvre maître !

PLATON.

Plus belle que toutes les Charites, elle a dansé pour moi. Pour moi. Comment ai-je pu voir ce prodige ? Serait-ce que les ailes m'ont poussé, comme l'a annoncé Socrate ?

Que dira-t-il quand je lui raconterai la chose, que j'ai vu la robe d'Athènes étinceler, parmi les myriades d'astres, sur l'orbe des mondes, où sous les Dieux.

Numéros parus :

1. Les Gardiens de l'Âme Française. . . Frs 12
2. Le Chemin de Lumière. Frs 15
(Poésies)
3. Le Spiritualisme et les Temps nouveaux. Frs 20
4. Le Néo-Védantisme et Nous. Frs 20
5. Claude de Saint-Martin. Frs 30
(Le Philosophe Mystique)
6. La Parole d'Amour. Frs 50

●
Tours
Imprimerie Tourangelle
●